

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Tous nos retardataires reviennent petit à petit, et Paris retrouve chaque jour quelques-unes de ses brebis égarées. Les plaisirs de l'hiver vont bientôt reprendre leur cours habituel et, le mois prochain, les bals, les concerts et les soirées brillantes, occuperont la classe privilégiée que l'on nomme celle des heureux du monde, c'est-à-dire des gens qui ont le loisir de se procurer toutes les jouissances de la vie.

La mode est sous les armes, en grande tenue de parade, étalant autour d'elle ses plus séduisantes créations; nous allons vous en désigner quelques-unes.

Pour revoir les confections et les étoffes, j'ai fait une nouvelle visite à M. Gagelin-Opigez, car c'est toujours dans les premières maisons de Paris que j'ai l'habitude de me renseigner sur les modes en général. Or, je ne puis mieux choisir que celle de M. Gagelin, qui possède constamment ce qui se fait de plus élégant et du meilleur goût en haute nouveauté. Toute l'aristocratie de la France et de l'étranger vient chercher, dans cette importante maison, les merveilles de la mode, car on sait depuis longtemps que ses étoffes, ses confections et les robes que l'on exécute dans ses beaux salons de couture, sont vraiment ce que l'on peut créer de plus splendide.

En fait de confections, le burnous est la fureur du jour. Ce vêtement est ample, chaud, confortable, tout le monde veut le porter. Il y en a de fort beaux en velours et en étoffes de fantaisie; les unes rayées, d'autres tigrées. Il y en a aussi de fort laids en étoffes communes. Dans ce dernier cas, le burnous perd son cachet d'élégance et ne ressemble plus qu'à un manteau vulgaire, que l'on mettrait pour cacher une toilette fanée. Donc, quand on adopte le burnous, il faut le choisir en riche tissu. Ceux de la maison Gagelin, pour toilette et demi-toilette, sont toujours en belles étoffes.

On voit quelques manteaux carrés en velours avec capuchon.

Des manteaux-châles, en laine de fantaisie, sans volant, mais aussi à capuchon, car cet accessoire s'adopte aujourd'hui sur presque toutes les confections. Puis, d'autres manteaux-châles en drap et volant à pèlerine avec manches, et très ornés de grelots. Enfin des espèces de limousines à capuchon en laine rayée, que l'on borde de peluche ou de flanelle de couleur tranchante, le plus ordinairement ponceau.

Je vous ai parlé longuement déjà des modèles riches de la maison Gagelin, je n'y reviendrai donc que légèrement pour vous rappeler que ce sont des manteaux entiers ou sous forme de pointe de châle richement illustrés de guipure; passementerie en jais ou avec mélange d'acier. Ces modèles sont ce que l'on peut voir de plus somptueux.

Quant aux étoffes, je vous signalerai de merveilleux tissus en soie de toutes nuances, dont le fond est semé à la fois de fleurettes brochées noires sur fond bleu, gros vert ou autres; puis, en outre, de médaillons dans lesquels s'encadrent de ravissants bouquets colorés; cela est d'une beauté indescriptible.

Viennent ensuite une foule d'étoffes à rayures, damiers, carreaux, fleurettes mignonnes; des robes à volants ornés d'effilés et de velours; de belles dispositions à quiltes, des

velours écossais, des popelines du même genre, des dispositions nouvelles à carreaux noirs et blancs, que sais-je? Tout ce que l'on fait de plus splendide.

Je ne dois point oublier de citer les châles nouveaux de la maison Gagelin. Leur variété est très grande. Il y en a en peluche, en chenille, cachemire rayé, cachemire des Indes et français. Puis d'autres fantaisies trop longues à énumérer mais des plus charmantes.

Les chapeaux de cet hiver sont d'une exquise coquetterie, et madame Alexandrine nous offre, en ce moment, des modèles ravissants que ma plume va être bien inhabile à esquisser; car s'il m'est facile de nommer une plume par ici, un ruban par là, il m'est impossible de vous décrire la grâce d'un chapeau ou d'une coiffure; cela est insaisissable, comme un parfum, comme la pensée! Je suis donc obligée de m'en tenir à la description toute matérielle. Quant à la partie poétique qui constitue la grâce, vous en jugerez en allant admirer vous-même les modes de madame Alexandrine.

Je signalerai particulièrement le chapeau duchesse d'Albe, qui est une adorable coiffure.

Le bord de la passe est en velours noir, la calotte et le fond forment une espèce de crevé simple et bouffant en dentelle de Chantilly.

D'un côté, deux larges pans carrés en velours noir, bordés de dentelle noire, sont retenus par cinq roses à mille feuilles groupées en couronne. Dans l'intérieur, deux roses semblent se cacher parmi des flots onduleux de dentelle noire.

Les brides sont en velours noir.

Ce genre de bridé est très en vogue.

Un autre chapeau est en velours plain et satin mauve avec blonde. Le fond et la calotte sont en satin, le bord de la passe et le bavolet en velours mauve. Dans l'intérieur, tulipe de velours mauve avec graines blanches.

Brides en velours mauve.

Voici maintenant un modèle en velours épinglé blanc. La calotte est en velours russe bleu de Chine, on dirait un petit béret coquettement posé sur le fond du chapeau.

Des barettes de velours épinglé séparent le béret et se terminent par de jolis glands bleus.

Au bord de la passe et sur le chapeau, blonde blanche parsemée de petits glands de passementerie en soie frisée.

Brides en velours bleu.

Ce chapeau est d'une admirable distinction.

Je termine là mes citations de modèles pour les chapeaux, car ils sont multiples chez madame Alexandrine, et toutes les colonnes de notre journal ne suffiraient pas à les enregistrer.

J'ai remarqué aussi de ravissantes coiffures de soirée et de théâtre, que je vous engage vivement à voir.

Les unes se composent de tulle et velours, avec illustration de blonde et de perles.

D'autres sont coquettement ornées de plumes blanches et de barbes retombant sur le cou.

Il y en a en tulle bouillonné dont le fond forme un vrai petit nid de fleurs.

On fait aussi des calottes résilles toutes quadrillées de chenille, de velours noir ou de couleur, le plus particulièrement ponceau. De chaque côté on pose des touffes de fleurs; puis de larges brides flottantes sont rejetées en arrière sur les épaules.

Nous admirons toujours les belles dentelles du magasin

du *Persan*. Quelle somptuosité dans le travail et les dessins! La foule des promeneurs reste en extase devant les brillants étalages de cette maison. Ici, ce sont de magnifiques mantelets, là des volants splendides; des jupes entières en dentelle pour les jeunes fiancées, des voilettes charmantes, de jolies dentelles simples pour lingerie, des coiffures, des cols élégants; enfin tout ce que l'industrie dentellière crée de plus merveilleux.

Le magasin du *Persan*, dont la réputation est déjà très anciennement faite par la beauté des cachemires qu'il renferme, vient encore d'acquiescer un nouveau relief, en composant d'immenses assortiments de dentelles qu'il tire directement de ses fabriques, et nous offre, par conséquent, à des prix fort avantageux.

Parlons un peu de la façon des robes.

Les jupes restent amples, longues, ballonnées.

Tous les corsages sont montants pour la ville, décolletés aux toilettes du soir.

Les *quilles* ou *montants* l'emportent en ce moment sur les volants; cependant ceux-ci ne seront point abandonnés; ils resteront au contraire en faveur auprès des femmes riches, pour la raison toute simple qu'une robe fort belle à volants coûte plus cher qu'une robe unie, et que l'on aime assez, surtout quand on le peut, à porter ce que tout le monde n'a pas le moyen d'avoir.

Les manches se font de toutes les façons.

Les unes sont larges du bas, coupées en entonnoir, ouvertes jusqu'à la saignée. Lacées ou non.

D'autres se font encore à deux ou trois volants plats en biais.

Il y en a avec bouffants et volants.

J'ai vu des manches fermées plissées du haut et du bas avec poignet très haut, d'autres à petit poignet.

Souvent les plis sont retenus par des boutons ou des grelots.

Il y a des manches à cinq bouffants avec poignet du bas.

Les manches plissées sont excessivement larges.

Quelquefois le haut est plat, on y pose un jockey et c'est au bas de l'endroit plat que l'on plisse ou que l'on fronce la manche large.

Il y a des basques longues et d'autres petites.

La mode se montre, on le voit, d'un empressement plein de galanterie à tolérer tous les caprices.

Les ornements sont employés avec profusion. Pour ceci elle ne nous fait pas de grâce.

Quand une robe n'a point de *montants* naturels, c'est-à-dire tissés dans l'étoffe, il faut en mettre de fantaisie, soit en velours écossais, soit en popeline du même genre ou bien en velours noir.

Sur les corsages, on pose de magnifiques berthes en passementerie avec effilés ou en chenille, mélangée de jais ou de perles d'acier.

Le jais est cent fois préférable pour l'effet d'abord, puis parce que l'acier se rouille à l'humidité.

Voici maintenant un ornement tout nouveau :

Il se nomme une *foutragère*. C'est le terme dont on se sert pour le désigner lorsqu'il est question d'équipement militaire. Eh, quoi! allez-vous dire, va-t-on nous imposer l'uniforme? Pourquoi non? on nous a bien imposé le gilet et de plus on y revient presque; je vous dirai cela tout à l'heure.

Revenons à la *foutragère* et ne la rejetez pas, car cet ornement est original et coquet. C'est chez MM. *Ransons* et *Yves*, au magasin si renommé de la *Ville de Lyon*, que j'ai vu cela, ainsi que les berthes, velours écossais et autres enjolivements que j'ai cités plus haut. Ce magasin est celui où l'on trouve toutes les nouveautés qui se font en passementerie.

Or donc, la *foutragère* est un accessoire d'uniforme. On voit cela sur les vestes de hussards.

Figuez-vous une grosse tresse, plus large qu'un doigt

traversant librement le devant d'un corsage d'une épaule à l'autre, c'est-à-dire sans être cousue. A l'un des bouts, à droite, retombant sur la manche, il y a un gland plat à trois branches; à gauche, un seul de forme différente.

A part tout cela, j'ai vu au magasin de la *Ville de Lyon* un effilé nouveau en plume et jais, que l'on a baptisé du nom de *sauvage*, parce qu'il ressemble assez, en effet, aux garnitures de plumes que les sauvages portent en ceinture.

Comme fantaisie, il y a aussi de riches effilés en couleur, assortis aux nuances des robes.

J'ai parlé plus haut des gilets. Voici à propos de quoi j'y pensais: c'est que l'on fait des robes à *casques*, qui sont comme un corsage ouvert, sous lequel on aurait mis un gilet. Ce qui figure ce gilet est en pointe du bas et montant au cou.

Cette casaque, moins longue que celles que l'on porte maintenant dans les rues au lieu de châle, est garnie de chaque côté des devants et tout autour du bas soit par un petit volant, s'il y en a à la jupe de la robe, soit par une bande en biais, un effilé, ou du velours.

Les manches sont de forme pagode ordinaire et bordées comme le reste.

Il va bientôt être question des toilettes de bal. La maison *Perrot-Petit* fait en ce moment paraître ses coiffures nouvelles.

Comment encore décrire tout cela?

La plupart des guirlandes sont rondes avec branches tombantes; car la maison *Perrot-Petit*, dont toutes les coiffures de fleurs ont un cachet particulier de suprême bon goût, ne rejette jamais ce qui sied, et rien n'est joli comme ces branches qui semblent s'échapper naturellement d'une guirlande, pour se jouer au hasard sur de blanches épaules. Cela accompagne gracieusement le cou, et c'est le cas de dire « qu'un beau désordre est un effet de l'art; » le tact le plus parfait ayant présidé à cet arrangement naturel en apparence.

J'ai remarqué parmi les charmantes coiffures de la maison *Perrot-Petit* plusieurs modèles d'une exquise distinction en fruits d'Amérique, sorbier et mélange de fruits et de fleurs.

Pour *montants* de robes et corsages, on fait des garnitures pareilles.

Dès qu'il sera question de bals, j'irai prendre dans la maison *Perrot-Petit* des notes très détaillées, pour vous les transmettre. D'ici là, je vous engage à voir ses ravissantes coiffures.

Il faut que je vous renseigne aussi sur ce qui se fait en objets de lingerie. Pour cela, comme pour tout, chaque maison a son genre. Je prends aujourd'hui mes modèles dans la maison *Colas*. C'est encore une de celles qui tiennent le premier rang dans Paris, pour l'élégance et la grâce de ses coiffures d'intérieur et tout ce qui a rapport à sa spécialité.

J'y ai vu de fort jolis canezous, pour mettre sur les robes décolletées du soir. On les orne de dentelle et de bouillonnés, dans lesquels on passe du ruban de couleur.

Les bretelles ne sont point abandonnées; ainsi, souvent les bouillonnés traversent le corsage devant et derrière.

Parfois, madame *Colas* pose à part une espèce de petit châle se terminant en pointe devant et rond derrière. Ce châle est entouré d'un bouillonné, qui surmonte une dentelle.

Le même ornement existe aux basques et au bas des manches.

De jolis nœuds de ruban semblent sortir des bouillonnés devant le canezou et sur les manches.

Les petits fichus de fantaisie à pans seront encore très en vogue.

Les sous-manches habillées se font à deux bouffants et un volant.

Les manches fermées ont un petit poignet renversé.

Pour honnets du matin, rien de délicieux comme ces

petites fançons fermées derrière, en mousseline à pois, doublée de taffetas rose ou bleu de ciel; puis les bonnets en mousseline de couleur, ornés de ruches pompadour en ruban. Cela est mutin, coquet, charmant. Madame Colas met à ses créations un cachet de grâce intraduisible.

Quant à ses *matinées*, peignoirs, camisoles, la broderie y joue toujours le premier rôle.

Je vous ai désigné souvent le magasin de chapellerie de M. Desprey, comme étant très justement en renom. En vous rappelant ses jolies coiffures d'amazone, je dois vous signaler particulièrement un nouveau modèle dans les coiffures d'enfants, dont on remarque constamment chez lui un si délicieux assortiment. Ce modèle est un petit chapeau nommé *Coligny*. L'ornement se compose d'une espèce d'aigrettes de plumes. Le bord est doublé en couleur tranchante; parfois, selon l'âge de l'enfant, M. Desprey ajoute dessous des touffes de ruban.

Cette forme sied à ravir.

L'hiver est une saison pendant laquelle on emploie beaucoup de parfumerie, parce que l'on va généralement plus dans le monde. Je ne dois donc point oublier de mentionner aujourd'hui de nouveau le beau magasin de M. Legrand, fournisseur breveté de S. M. l'Empereur et de plusieurs cours étrangères. Voilà des titres qui prouvent que la parfumerie de M. Legrand n'a rien de vulgaire. En effet, c'est le suc le plus exquis des plantes qui y est employé.

La parfumerie commune est un véritable poison, et pour les achats de ce genre, on ne doit jamais s'adresser que dans les maisons de premier ordre. Je ne puis donc mieux faire, dans votre intérêt, mes belles lectrices, que de vous recommander le magasin de M. Legrand.

Parmi ses excellents produits, n'oubliez pas la *muélosine au quinquina*, qui arrête la chute des cheveux; l'*eau des Alpes*, qui remplace l'eau de Cologne; le *savon au suc de laitue*, si doux, si rafraîchissant pour la peau, et la *pâte d'amandes au miel*, pour les mains.

Vous trouverez aussi chez M. Legrand de nouveaux parfums pour mouchoir, qui ont positivement l'odeur des fleurs dont ils sont tirés.

Pour les bals, je vous recommande le bel assortiment d'éventails de la maison Legrand. C'est un meuble indispensable et qui exige aussi une certaine élégance.

Madame Juliette LORMEAU.

Les appartements parisiens, devenant de jour en jour plus petits, nécessitent un choix de meubles tout particuliers, dont le double rôle consiste à figurer, pendant le jour, de charmants canapés ou d'élégants fauteuils, et à devenir pendant la nuit des lits confortables et complets. C'est pour répondre à ce besoin, qu'un habile tapissier a créé la spécialité des meubles à double usage à la fois aussi élégants que peu dispendieux.

Les *canapés-lits*, de l'invention de M. Vuacheux, ne coûtent pas plus cher qu'un canapé ordinaire, et permettent dans un appartement de transformer un salon irréprochable en une chambre à coucher avec le meilleur lit qu'on puisse espérer, transformation qui s'effectue en moins d'une minute.

C'est aussi M. Vuacheux qui, par des combinaisons ingénieuses, est parvenu à composer de bons fauteuils articulés pour les malades, les médecins et les dentistes, en un mot, pour toutes les personnes qui ont besoin d'un siège doux, commode et se prêtant, par la simple pression d'un ressort ou à l'aide d'un petit engrenage, à tous les développements et mouvements désirables.

Nous avons surtout remarqué son dernier modèle de fauteuil pour les malades ou pour les personnes âgées, et nous avons vu que sans faire aucun effort on peut, par un simple mouvement de la main, faire prendre, graduelle-

ment, à volonté et sans secousse, à son fauteuil la position horizontale, oblique et perpendiculaire.

M. Vuacheux vient de transporter ses ateliers rue de Grammont, n° 44.

GRAVURE DE MODES N° 514.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours, orné de pensées de velours et de soie, de blonde et de rubans à rayures.

La passe, le bandeau, la calotte et le bavolet sont en velours et tout unis.

Une couronne de grandes pensées prend naissance sous la passe, garnit les joues, se continue en passant sur le bord et descend sur les côtés en tournant sur le bavolet.

Le dessous est en blonde ruchée; les brides en n° 22 sont à rayures de velours noir, pensée et bouton d'or.

Robe à bandes de taffetas damier, coupées de bandes moirées, ornée de velours noir et de petites guipures noires.

Le corsage en taffetas à bandes moirées est décolleté; il est rendu montant par une petite pèlerine ajustée, en moire, formant pointe devant, sur les épaules et derrière. Cette pèlerine, qui boutonne devant, est garnie au bas d'une bande de velours de 3 centimètres, ayant une petite guipure à chaque bord.

Jupe-tunique terminée au bas comme la pèlerine, mais dont la bande est double de hauteur.

Manches à bouffants, séparés par des poignets en velours noir bordés de guipure.

Un bouffant de moire coupe deux bouffants composés avec les bandes en damier.

Deux dentelles très amples terminent la manche; celle de dessus noire, celle de dessous blanche.

La jupe longue, dont 25 centimètres sont découverts, est en moire antique.

— Chapeau en crêpe blanc, orné de ruches en tulle, d'une grande plume blanche et d'une blonde en forme de voilette. Dessous orné de mauves.

La passe avance en Marie-Stuart; elle est bordée d'une ruche qui se continue sur le bord du bavolet. Une ruche marque aussi la réunion de la passe au bandeau. Une plume blanche retombe sur le côté.

Robe et pardessus en velours, ornés tout simplement de boutons en velours.

Le pardessus est ajusté par une seule pince de chaque côté à la taille; il boutonne devant.

La jupe, bien ajustée à la taille et sur les hanches, descend longue en tuyautant beaucoup derrière et sur les côtés.

La manche à coude est large du bas et garnie d'un parement Louis XV, bas du devant, plus haut derrière, où il forme la pointe. Ce parement est fendu tout le long et garni de chaque côté par trois boutonniers dans lesquelles on passe des boutons doubles pour le retenir.

La robe est unie, boutonnée tout le long.

Col en mousseline, à broderies et dentelles.

Sous-manche bouffante, avec poignet de dentelle.

LE VER LUISANT ET LE CRAPAUD.

Fable.

Le ver luisant, dans une nuit obscure,
Prêtait à des fourmis son utile flambeau;
Mais le crapaud, son voisin, en murmure,
Et couvre de venin l'innocent vermisseau.
« Je n'ai rien fait qui dût m'attirer ta colère,
» Dit l'insecte expirant, j'en atteste le ciel.
» — Eh! quoi, lui répondit l'animal plein de fiel,
» Ne répands-tu pas la lumière? »

FAULEM.

BLUETTES ET BOUTADES.

.. Ce que le temps apporte d'expérience ne vaut pas ce qu'il emporte d'illusions.

.. Un succès ne nous donne jamais une bonne opinion de nous-mêmes : il la confirme.

.. Il y a des gens qui n'ont d'esprit que pour réparer leurs sottises.

.. Quand nos amis vivent, nous voyons les qualités qui leur manquent ; s'ils meurent, nous nous souvenons de celles qu'ils avaient.

.. On peut soulager la misère du pauvre ; celle de l'avare, jamais.

.. Qui se confie au bavard et prête au prodigue retrouve son secret partout et son argent nulle part.

.. Les cœurs des jolies femmes, comme les bonbons du nouvel an, sont enveloppés d'énigmes.

.. Si la fortune ne donne pas d'esprit, elle fait du moins que chacun nous en prête.

.. Le mauvais débiteur peut pardonner à qui ne lui prête pas, mais à qui le ferait payer... jamais.

.. Ayez un bon cœur et de l'esprit : le premier vous servira pour être dupe, le second à reconnaître que vous l'avez été.

.. La riche dot paternelle ajoute plus sûrement à l'orgueil d'une femme qu'à la reconnaissance d'une femme.

.. Il est quelque chose d'infiniment plus difficile que de faire de beaux vers, c'est de les vendre ; aussi la rime des poètes est-elle toujours plus riche qu'eux.

J. PETIT-SENN.

LA FILLE DU COLON.

(Suite. — Voyez page 256).

Aussitôt que la jeune fille eut paru sous la vérande, elle jeta un coup d'œil sur la table pour voir si tout y était rangé dans l'ordre traditionnel. Quand elle se fut assurée que rien ne manquait au service :

— C'est bien, mes enfants, dit-elle aux deux négresses avec un accent doux comme une musique et avec un sourire plein d'affabilité. Maintenant que tout est en ordre, va, Corina, monte sur la colline et regarde sur la route de Paramaribo si tu vois revenir mon père. Aussitôt que tu l'apercevras, tu viendras en prévenir Psyché afin qu'elle puisse immédiatement faire frire les petits beignets dont nous voulons nous régaler ce soir.

A cette invitation, l'une des deux charmantes filles d'ébène se hâta de monter sur la colline et de se mettre en observation, tandis que l'autre, désignée par le nom étrange de Psyché, se dirigeait vers la cuisine pour chauffer les fers destinés à faire cuire les beignets.

Demeurée seule devant la vérande, Clara se tourna du côté de la route par où son père devait venir, et se haussa un moment sur la pointe des pieds pour dominer des yeux le vaste champ des caféiers qui s'étendait dans la direction de la ville, en avant de la maison, placée elle-même sur la déclivité d'une colline. Comme elle regardait ainsi, en tenant une main au-dessus de ses yeux pour les défendre contre les rayons

trop vifs encore du soleil, elle entendit tout à coup derrière elle une voix qui disait :

— Mademoiselle Clara attend sans doute le masra. Il ne peut plus guère tarder d'arriver.

En ce moment elle tressaillit tout à coup et se retourna brusquement pour voir qui lui parlait ainsi.

— Hé ! Goliath, comme tu m'as effrayée ! s'écria-t-elle en reconnaissant le contre-maître de son père.

C'était un jeune mulâtre qui pouvait avoir deux ou trois années de plus que Clara, mais à qui sa structure presque herculéenne avait fait donner le nom bizarre dont il était décoré. Il était vêtu d'un habit de planteur, qu'il portait avec une aisance merveilleuse, et qui faisait ressortir avec avantage la souplesse et l'énergie musculuse dont il était doué. Les traits de son visage présentaient une régularité peu ordinaire aux hommes de sa race ; et, n'eussent été sa chevelure crépue et son teint cuivré, on n'eût certainement pu le regarder comme issu de sang africain.

Du reste, l'expression de sa physionomie offrait un singulier mélange de fierté et de douceur, d'orgueil et de soumission. Cette fierté et cet orgueil constituaient, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, le fond natif de son caractère ; le reste était chose acquise, grâce à l'habitude du servage où il avait vécu depuis sa plus tendre enfance.

En voyant l'effet que son apparition, ou, pour mieux dire, l'interpellation qu'il venait d'adresser à Clara, avait produite sur la jeune fille, il se confondit en excuses.

— Si j'ai effrayée mademoiselle, balbutia-t-il, je la sais assez bonne pour être certain qu'elle me pardonnera, d'autant plus que je viens lui annoncer le retour du masra.

— En ce cas, merci, Goliath, répliqua la jeune fille avec un gracieux sourire ; merci de la bonne nouvelle que tu viens m'apporter. Car, vraiment, je commençais à perdre patience en voyant que mon père tardait tant à revenir.

— Oh ! je m'en étais bien aperçu, mademoiselle, répondit le mulâtre. Aussi je me suis hâté de monter sur la colline, et j'ai regardé, regardé longtemps la route. Enfin, j'ai aperçu tout là-bas, derrière les caféiers deux chevaux dont l'un est monté par le masra, et l'autre par un étranger que je ne connais pas. Alors je suis accouru bien vite pour vous l'annoncer, sachant que cela vous ferait plaisir.

— Merci encore, répéta Clara toute joyeuse, en songeant aux beignets délicieux qu'elle allait offrir à son père.

— Tenez, écoutez bien, mademoiselle, interrompit tout à coup le jeune homme. N'entendez-vous pas le trot des chevaux ?

Clara prêta l'oreille. Mais elle ne put rien distinguer encore du bruit mesuré du pas des chevaux, que le mulâtre, doué de cette finesse d'ouïe qui est propre aux hommes de couleur, avait déjà perçu depuis quel-ques temps.

— Goliath, tu as beau dire, reprit-elle en hochant sa jolie tête blonde, je n'entends rien, si ce n'est le vent du soir qui frémit dans le feuillage des arbres.

— Pourtant je suis sûr de ce que je dis, répartit le contre-maître, et vous verrez tout à l'heure que j'avais raison.

En effet, il s'était à peine écoulé deux ou trois se-

condes que Corina se mit à crier du haut de la colline :

— Le masra ! le masra !

Bientôt le trot cadencé de deux chevaux, masqués encore par les hautes tiges des caféiers, se fit entendre distinctement. Quelques moments après, deux cavaliers tournèrent l'angle de la maison et s'arrêtèrent devant la véranda.

L'un était Jacques Jansens, homme d'environ cinquante ans, aux traits énergiquement accentués et aux formes un peu trapues; l'autre était un étranger, un peu plus jeune, figure longue, maigre et osseuse.

— Hola ! Salomon ! Ulysse ! Hercule ! où restent-ils donc tous ces drôles aux visages d'ébène ? s'écria le planteur en descendant brusquement des étrières. Ah çà, monsieur Goliath, continua-t-il en s'adressant au contre-maitre, il me semble que nous avons quelque chose de mieux à faire que de passer notre temps à jaser avec cette enfant-là, et nous aurions bien pu prévenir ces coquins de se tenir prêts pour le moment de mon arrivée. Mais que veut-on ? Bon chien chasse de race, et sang d'africain, sang de paresseux. Cependant reste ; voilà mes coquins qui arrivent. Hercule, tu froteras de ton mieux les jambes des chevaux avec des feuilles de maïs bien sèches, entends-tu ? Toi, Ulysse, tu auras soin de ne leur donner à boire que lorsqu'ils seront suffisamment reposés. J'irai moi-même voir tout à l'heure si mes ordres sont ponctuellement suivis, et gare à celui que je trouverai en défaut ; car voici une cravache qui me démange la main.

Pendant ce temps les cavaliers, ayant mis pied à terre, montèrent les marches de la véranda, tandis que Clara s'élança au-devant du planteur avec le mouvement d'une jeune biche dans la forêt, et s'écria avec une joie tout enfantine :

— Bonjour, père ! avec quelle impatience j'ai attendu votre retour !

— Chère enfant, que Dieu te bénisse ! répondit Jansens en posant ses lèvres sur le front pur et candide de la jeune fille.

Puis, après s'être dégagé de l'étreinte de Clara, il prit un air cérémonieux en paraissant se souvenir qu'il avait une présentation à faire.

— Ma fille, dit-il à son compagnon en la désignant de la main gauche ; monsieur Van der Straten, continua-t-il en le désignant de la main droite.

Le hasard voulut qu'en faisant ce mouvement, il laissât tomber les yeux sur le mulâtre.

— Pardonnez-moi, mon cher monsieur Van der Straten, exclama-t-il. J'allais oublier de vous présenter aussi mon contre-maitre, un brave garçon, Goliath Berbice, ainsi nommé parce que c'est à Berbice que je l'ai acheté. Ma foi, il est loin d'être un des plus mauvais de sa race. Aussi vous voudrez bien permettre qu'il prenne une tasse de thé avec nous. Car, voyez-vous, mon cher voisin, c'est mon avis à moi qu'il faut conduire les nègres avec le fouet, et les mulâtres avec le point d'honneur.

Van der Straten jeta au contre-maitre un regard où se peignait à la fois l'indifférence et le mépris. Puis, sur un signe de Jansens, il prit place dans un fauteuil et répondit à son hôte :

— Quant à moi, j'estime que le premier de ces deux modes d'éducation est le plus simple, le plus naturel et le plus efficace.

Pendant que les deux amis se communiquaient ainsi leurs idées concernant la manière de conduire les esclaves, Clara n'avait cessé de regarder à la dérobée le jeune mulâtre avec une visible compassion. Mais celui-ci, refoulant en lui-même le sentiment de l'orgueil blessé, ne laissait apparaître aucune émotion intérieure, et son visage gardait l'apparence de la plus grande sérénité. Tout au plus si par moments une légère contraction de ses lèvres indiquait le sentiment de dédain qu'il éprouvait pour ces deux hommes, ses égaux devant Dieu, mais qui le traitaient indirectement avec si peu de pitié.

Dans ces entrefaites Psyché avait servi les beignets. La bouilloire chantait sur le réchaud et les deux jeunes négresses se tenaient prêtes à pourvoir à tous les besoins du service, tandis que Clara versait dans les tasses la liqueur parfumée du thé.

— Il était temps, reprit tout à coup Jansens en relevant le dé de la conversation, il était temps que le conseil colonial fermât la séance. Y a-t-il rien de plus absurde que d'entendre dire qu'il faut traiter les esclaves avec plus de douceur et leur fournir l'occasion de racheter leur liberté ? Ce sont là des théories venues de France. Mais qu'on vienne y voir. Sans l'esclavage point de colonies, voilà mon principe. Encore si nous traitions nos nègres avec inhumanité ! N'ont-ils pas tout ce qu'il leur faut, à manger et à boire ? Leur rendre la liberté, la leur laisser gagner ! Folie que tout cela, pure folie. Car enfin que feraient-ils de leur liberté ? Et savent-ils même ce que c'est, ces semblants d'hommes pour qui, boire, manger et dormir, sont les trois suprêmes bonheurs ?

Van der Straten hocha la tête comme pour témoigner qu'il partageait complètement les convictions de son confrère.

— On s'avise de parler des rigueurs que nous exerçons sur nos gens, continua Jansens. Mais que l'on parcoure toute la colonie, où verra-t-on pratiquer encore ce qui se faisait autrefois ? Il y a vingt, il y a trente ans, c'était autre chose. Alors on ne pouvait faire trois lieues de chemin sans rencontrer un gibet où pendait un nègre. Mais alors aussi nos hommes, soumis et dociles, respectaient leurs maîtres. Depuis qu'on nous a défendu de les pendre, toute obéissance a disparu. Quel tapage ne fait-on pas lorsque nous administrons deux ou trois cents coups de bâton à quelqu'un de ces drôles et qu'il y succombe ? Autrefois cela se voyait presque tous les jours, et les choses n'en allaient que mieux. Sans la crainte point d'obéissance. Voilà mon opinion.

— Mais peut-être, interrompit Clara d'un ton de voix plein de sympathie, peut-être, en traitant ces pauvres gens avec plus de douceur, parviendrait-on à se les attacher par l'affection et par la reconnaissance plutôt que par la crainte.

— Par l'affection ? par la reconnaissance ? exclama Jansens avec un sourire ironique. Ma chère enfant, si tu me parlais d'un tigre apprivoisé, tu pourrais avoir raison. Mais compter sur l'affection et la reconnaissance d'un homme de couleur, c'est compter sans son hôte.

— Cependant, reprit la jeune fille, je ne puis me figurer que le bon Dieu ait rendu incapable du sentiment de la reconnaissance le cœur d'un homme, quelle que soit sa couleur.

— C'est pourtant comme je te le dis, mon enfant, répondit le planteur ; et d'autres que moi en ont fait l'expérience. Traite un homme de couleur comme tu voudras ; tu auras beau faire, il restera ton ennemi secret. De cette race on ne peut espérer que de l'ingratitude et de la haine. Tiens, cela me rappelle une histoire dont j'ai été témoin à Berbice. Il y avait là un planteur qui possédait au nombre de ses esclaves trois mulâtres, le mari, la femme et un enfant nouveau-né. Il les traitait avec la plus grande douceur.

Cependant le mulâtre essaya de soulever un jour toute la plantation contre son maître, qui le fit pendre sans miséricorde.

— Et la femme que devint-elle ? demanda Clara, qui ne pouvait dissimuler entièrement son émotion.

— La femme ? repartit Jansens avec un sang-froid presque effrayant. Elle fut fouettée à outrance, puis vendue.

— Et le pauvre enfant ? interrompit à son tour Goliath à demi-voix.

— Il fut jeté à l'eau.

— Et personne ne l'a sauvé ? personne ne l'a recueilli ? s'écria Clara.

— Je l'ignore, répondit le planteur. Mais en voilà assez de cette histoire. Du reste, je ne sais pas comment c'est précisément celle-là qui m'est venue à l'esprit parmi tant d'autres.

En prononçant ces derniers mots, Jansens passa une de ses mains sur son front comme un homme qui veut écarter une idée ou un souvenir pénible. Personne ne s'aperçut de ce mouvement, ni Goliath que la réponse de son maître avait rendu tout pensif, ni Clara que le sort de cette pauvre femme et de ce pauvre enfant avait touchée jusqu'au fond du cœur, ni Van der Straten qui absorbait avec un phlegme imperturbable la tasse de thé que la jeune fille lui avait offerte.

Sa tasse vidée, il se mit à bourrer tranquillement une pipe ; et, l'ayant allumée au réchaud :

— Mon voisin, dit-il au planteur, vous avez tort de tant vous échauffer le sang à propos de la conduite que vous jugez nécessaire de tenir à l'égard de vos esclaves. Quant à moi, si l'envie me prenait d'en faire pendre l'un ou l'autre, je ne me soucierais pas mal des lois. Du reste, il n'est pas difficile de se mettre d'accord avec elles au moyen de quelque légère amende qu'on trouve toujours au fond de son sac. Ce qui

m'inquiète bien plus, voyez-vous, ce sont les blancs eux-mêmes. Ceux-là sont nos pires ennemis ; car ils chevauchent sur des rêves et sur des utopies qui marchent bien autrement vite que les idées de liberté, si confuses encore dans la tête de nos gens.

La conversation des deux planteurs continua sur ce ton pendant une grande partie de la soirée. Dans ces entrefaites, le soleil avait disparu, et déjà les étoiles commençaient à s'allumer dans l'espace infini du ciel. Alors, sur un signe de son maître, Goliath se leva, prit congé de la société et se retira vers le quartier des nègres, où il avait son logis, tandis que Jansens conduisit son hôte à l'appartement où il

devait passer la nuit, pour regagner sa plantation dès le lever du jour.

Le quartier des nègres formait un vaste carré, sorte de préau, dont trois côtés étaient garnis de cases. Le quatrième côté était occupé par une petite maison à un seul étage, que couvraient de leur feuillage immense deux énormes lataniers et qui servait d'habitation au jeune mulâtre, afin qu'il se trouvât, même la nuit, au milieu des esclaves pour les surveiller.

Le langage que Goliath venait d'entendre l'avait blessé au fond du cœur. Il semblait au pauvre jeune



Clara



J. L. Darré
 211
J. P. Bonnaud
 211

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92

Coiffes de M^{me} Judeme, r. Louis le Grand, 25. Modes d'Alphonsine, r. du Belder, 11.
 Fleurs de Perrot Petit, r. de la Bourne, 12. Dentelles de G. Violard, rue de Choiseul, 4. Passementerie
 et Rubans d'Andoyer à la Ville de Lyon, r. de la Chaussée d'Antin, 6. Mouchoir de Chapron, rue
 de la Paix, 11. Parfums de Légrand, faux de S. M. l'Empereur et des Cours étrangères.
 S. Douvres, 308. Envoi de la M^{me} de Comm^{re} Lassalle & C^{ie}, r. Louis le Grand, 37.

LONDON at the Monitor's Office, 25, Broad Street John NEW-YORK 1st General Agents

Entered at Stationer's Hall

MADRID, P. J. de la P^{re}ma

homme que toutes ces paroles de mépris que les deux planteurs avaient échangées à propos des hommes de couleur s'adressaient à lui personnellement. Mais ce qui le préoccupait surtout, c'était l'histoire de cet enfant de Berbice, jeté à l'eau pour un crime dont il était innocent. Il voyait sans cesse devant ses yeux cette petite créature se débattre dans les flots, puis disparaître dans l'abîme. Et il en ressentait une profonde pitié. Jamais peut-être il n'avait éprouvé un sentiment aussi vif de compassion, si bien que, par moments, il s'identifiait avec cet être infortuné, lui dont le passé était aussi un mystère et qui n'avait jamais connu sa mère, disparue de Berbice sans que personne eût pu lui dire ce qu'elle était devenue.

Préoccupé de la sorte et sans pouvoir se rendre compte des pensées tumultueuses qui s'agitaient en lui, Goliath traversa en silence le carré des nègres, et entra dans sa petite maison. Il lui tardait de se trouver seul avec lui-même pour donner un libre cours à ses pensées. Au moment où il avait passé par le préau, la joie et le mouvement les plus étranges y régnaient; peut-être pour la première fois de sa vie, il n'avait point répondu aux joyeuses acclamations des esclaves, qui l'aimaient et voyaient en lui un ami plutôt qu'un chef. Aucun d'eux n'avait compris le motif qui pouvait l'avoir absorbé à ce point. Aussi, lorsqu'il eût refermé sa porte, tous recommencèrent gaiement leurs jeux un moment interrompus; car ils se livraient à une de ces danses africaines que les noirs des colonies désignent communément sous le nom de *dou*.

Dans un angle du préau étaient assis les musiciens. L'un d'entre eux frappait en mesure du bout des doigts sur un tambour formé d'un tronçon d'arbre creusé et recouvert d'une peau de chèvre tannée, tandis qu'un autre tapotait au moyen de deux baguettes une planchette posée sur un pied. Les danseurs et les danseuses se démenaient et s'agitaient dans le carré en balançant le corps, en tournant et en glissant sur la pointe des pieds.

En avant des musiciens on voyait accroupie une vieille négresse toute ridée, qui pinçait de ses doigts amaigris les quatre cordes tendues sur une demi-calebasse fixée à l'extrémité d'un bâton et transformée en une sorte de guitare sauvage. Elle chantait d'une voix nazillarde et sur un air lent et monotone ces paroles qui semblaient un lointain souvenir de la patrie :

Des rochers de Genghella,
Qui se perdent dans les nues;
Des rivages d'Angola,
Deux colombes sont venues...

En ce moment tout le chœur des chanteurs entonna ce refrain :

Doux oiseaux, d'où venez-vous?
La patrie est loin de nous.

Aussitôt la vieille reprit :

Sur les monts de Genghella,
Il est tant de fleurs vermeilles,
O colombes d'Angola,
Que j'en eus dans mes corbeilles!

Quand les danseurs eurent pour la seconde fois fait

entendre le refrain, la chanteuse reprit d'un ton plus lent encore :

Sur les monts de Genghella,
Une rose se balance.
O colombes d'Angola,
C'est la fleur de l'espérance.

A ces mots elle déposa l'informe guitare dont sa main crochue avait tiré des sons aussi aigres que sa voix elle-même, et le chœur répéta pour la seconde fois ce refrain :

Doux oiseaux, d'où venez-vous?
La patrie est loin de nous.

Une ronde presque furieuse suivit ce chant; et, bientôt vaincus par la lassitude, les danseurs s'arrêtèrent. Les musiciens firent silence et le *dou* était fini. Quelques moments après, tous les esclaves étaient rentrés dans leurs cases, et le silence le plus profond régnait dans le préau.

Mais, pendant que la danse tumultueuse avait rempli de bruit et de cris le carré des nègres, une scène d'une autre nature s'était passée dans la petite maison de Goliath.

Rentré dans son humble habitation, le jeune mulâtre avait fermé sa fenêtre, baissé son store de feuilles de bambou et allumé sa lampe. Les deux coudes appuyés sur la table, et le front appuyé sur ses mains, il songeait sans trop savoir à quoi; car mille pensées incohérentes se heurtaient dans son esprit. Cependant à chaque moment il voyait reparaître l'image de ce pauvre enfant jeté dans les flots du Berbice.

— Masra Goliath est bien triste, et pourtant le masra n'est pas noir, dit en ce moment derrière lui une voix dans cet idiome créole dont les inflexions enfantines ont parfois tant de charme et de naïveté.

Cette voix était celle d'un nègre si noir que peut-être il n'en vint jamais de semblable des bords du Quorra ou de la Tchadda. C'était un homme d'environ quarante ans et d'une structure herculéenne. A ses lèvres épaisses, à son nez écrasé, à la proéminence de sa mâchoire inférieure et à sa grande bouche entr'ouverte et garnie de deux rangées de dents aiguës comme celles d'un loup-cervier, on eût, dès le premier abord, reconnu en lui un naturel de l'intérieur du Soudan.

Réveillé tout à coup de ses rêves par cette voix inattendue, le mulâtre se retourna avec vivacité. Il vit sa porte entre-baillée et avisa sur le seuil la figure du nègre.

— Ah! c'est toi, Phébus? lui dit-il. Pourquoi donc n'es-tu pas à la danse? Va, je n'ai plus besoin de toi ce soir.

— Pourtant qui sait si le masra n'a plus besoin de moi? Car Goliath est bien triste, repartit le noir d'un ton qui était à la fois celui de la sympathie et celui de la curiosité.

— Et s'il était vrai que j'eusse des motifs de chagrin, il ne serait pas en ton pouvoir de les faire disparaître, répondit le jeune homme avec un sourire amer. Va donc, mon garçon, et amuse-toi.

— Comment Phébus aurait-il le courage de danser quand il a quelque chose de mieux à faire? repartit l'esclave en appuyant avec une certaine énergie sur ces dernières paroles.

— Quelque chose de mieux? demanda Goliath presque étonné. Mais un nègre que peut-il donc faire de mieux que de danser?

— L'homme noir peut aider son maître et lui mettre la joie dans le cœur à la place où est le chagrin, répliqua Phébus en fixant ses grands yeux sur ceux de son chef.

— M'aider? toi, pauvre garçon? continua le mulâtre en hochant la tête. Des secours il n'en est point pour moi; et, quand même il y en aurait, tu ne serais pas l'homme de qui je pourrais en attendre...

— Cependant cet homme c'est moi, et masra Goliath sera aidé quand il voudra.

— Mon garçon, tu déraisonnes; tu ne peux pas savoir.....

— Je sais! interrompit brusquement le nègre en attachant avec une incroyable ténacité ses prunelles ardentes sur le contre-maître étonné.

Celui-ci parut tellement fasciné par ce regard qu'il n'eut pas la force de proférer une syllabe. Aussi Phébus reprit avec une véhémence qui croissait à chaque seconde :

— Goliath aime-t-il rester un objet de mépris parmi les blancs, quand il pourrait devenir le chef du peuple noir? Oh! le cœur de Phébus pleure des larmes de sang en voyant le masra souffrir, quand il pourrait le voir heureux...

— En vérité, je ne te comprends pas... balbutia le jeune mulâtre.

— Écoutez, masra, continua le nègre en baissant la voix. Un nouveau soleil est près de se lever. Il resplendira superbe et tout rouge, comme on le voit monter sur les eaux du Tchad ou sur les cimes des montagnes de la Lune. Quand ce jour viendra, le masra se rangera-t-il du côté des siens?

— Au nom du ciel, que dis-tu là? demanda Goliath en se levant brusquement de son siège.

— Rien, si Goliath est un traître, mais tout, s'il se souvient de ses frères et s'il veut se relever à ses propres yeux.

— Explique-toi, Phébus, car j'ai presque peur de te comprendre.

— Volontiers, repartit le nègre. Mais le masra veut-il s'engager par le sang à garder le silence lorsqu'il ne jugera pas à propos de prendre fait et cause pour le peuple de sa patrie?

— Oui, répliqua Goliath sans soupçonner quel genre de révélation l'esclave allait lui faire.

A cette réponse, Phébus prit un verre à moitié rempli d'eau, qui était posé au bord de la fenêtre; puis il tira de sa ceinture un petit couteau, en gratta légèrement la main droite du mulâtre, et exprima de la blessure qu'il venait de faire deux ou trois gouttes de sang qu'il laissa couler dans le vase. Cela fait, il retroussa la manche de son bras gauche, y fit une vigoureuse entaille et en laissa ruisseler un jet de sang dans l'eau. Ensuite, il prit le verre, avala la moitié du liquide et tendant le reste à Goliath :

— Que le grand fétiche, dit-il d'une voix farouche, prenne la vie de celui qui, après avoir bu ce sang, songera à trahir son frère!

Le mulâtre hésitait. Il éprouvait une terreur dont il ne pouvait se rendre compte, et il semblait que sa main fût près de laisser échapper le verre. Le nègre s'en aperçut.

— Masra, dit-il, vous avez donc peur de connaître la vérité? Vous voulez donc rentrer dans la nuit, quand l'aurore est près de monter devant vous?

La voix du nègre avait pris un accent si solennel et son regard une expression tellement surhumaine, que Goliath porta rapidement le verre à ses lèvres et le vida d'un seul trait.

En même temps un éclair de joie illumina la figure de Phébus.

— Maintenant, s'écria-t-il, le masra est un associé du peuple noir! Reculer désormais lui est aussi peu possible, qu'il est possible au sang qu'il a bu de sortir de ses veines; et, s'il trahissait ses frères, il cesserait de vivre.

Le ton sur lequel ces paroles furent dites était à la fois un avertissement et une menace. Le nègre, si humble jusqu'alors, s'était redressé de toute sa hauteur, son maintien était devenu fier et imposant. On eût dit l'image du tentateur triomphant. Après avoir, pendant quelques secondes, fixé ses prunelles ardentes sur le mulâtre :

— Frère, lui dit-il, une voix a retenti bien loin d'ici, du côté où le soleil se lève, et elle a fait entendre un cri d'espérance à l'oreille des nègres. Si tous ne l'ont pas entendu, quelques-uns pourtant l'ont compris et l'ont répété parmi le peuple noir.

— Phébus, repartit Goliath, si je te comprends bien, tu fais allusion aux nouvelles qui circulent dans les colonies françaises au sujet de l'affranchissement des esclaves.

— L'oreille de mon frère s'est ouverte; il sait ce que je veux dire, répliqua le nègre. Les hommes qui ont entendu ce cri, l'ont propagé en secret sur les bords du Surinam et sur les rives de l'Oyapoc, et voici qu'il résonne parmi les hommes libres de Sarameca. Mais ceux-ci ne veulent pas y croire. Ils disent qu'on leur tend un piège et qu'on veut les exciter à déchirer le traité, pour avoir un motif de fondre ensuite sur eux et de les anéantir. Voilà pourquoi les frères de Surinam et ceux de Sarameca doivent se réunir la nuit prochaine dans la savane des Caimans, afin de se concerter. Si mon frère y veut aller avec moi et redire aux hommes noirs de Sarameca le cri qui est venu de l'autre côté de la mer, il n'aura pas à s'en repentir; je lui jure qu'il me dira : « Merci. »

Goliath resta un moment comme interdit, et il ne sut que répondre. Sans lui laisser le temps de réfléchir, le nègre reprit :

— Je le vois, ou bien mon frère a peur, ou bien il ne croit pas ce que l'homme noir vient de lui dire. Qu'il m'écoute donc : plus de mille d'entre nous savent que mes paroles sont la pure vérité. Qu'il aille dans le préau; qu'il visite chaque case; qu'il frappe de la main droite deux petits coups sur l'épaule gauche de chaque esclave qu'il y trouvera, et il verra combien d'entre eux répondront à ce signe.

Goliath n'ignorait pas que les nègres avaient entre eux des signes de ralliement par lesquels se faisaient connaître les membres d'un *purrah* ou association secrète, comme il en existe à peu près parmi toutes les tribus noires, introduites d'Afrique dans les colonies occidentales. D'ailleurs, la confiance extrême avec laquelle le nègre lui avait parlé de la conspiration tramée entre les esclaves et l'assurance qu'il avait mise à lui annoncer l'entrevue projetée avec les marrons de Sa-

rameca ne pouvaient lui laisser le moindre doute sur la vérité de ces assertions. Il se disait aussi que Phébus ne pouvait lui avoir fait des offres et des promesses formelles qu'après s'être concerté préalablement avec ses associés. Fort de cette conviction, le mulâtre entrevit d'un seul coup d'œil l'avenir brillant qui s'ouvrait devant lui : la liberté d'abord, et qui sait ? une grande autorité peut-être. Cependant une lutte terrible ne tarda pas à s'établir dans son cœur, entre ses espérances et ses souvenirs. Si, d'un côté, il voyait lui sourire une fortune et une destinée auxquelles il n'aurait pas même osé aspirer dans les moments de ses plus belles illusions ; de l'autre côté, il songeait à tout ce que Jansens et sa fille avaient fait pour lui. En effet, le maître n'avait jamais agi avec dureté à son égard, si ce n'est que par paroles et encore presque toujours par simple badinage, il lui avait fréquemment fait sentir son infériorité. Il est vrai, ces badinages n'en avaient pas moins froissé l'orgueil du jeune homme ; mais elles ne suffisaient pas à ses yeux pour justifier une rupture ouverte et moins encore une révolte armée. Ce qui lui faisait répugner surtout à une pensée semblable, c'était le souvenir des bontés que Clara avait constamment eues pour lui, comme pour tous les habitants de la plantation. Mais la liberté, ce bien que Dieu a fait pour tous les hommes, pouvait-il la repousser ? Telle était la question qu'il agitait dans son esprit et qui se posait, comme d'elle-même, en lettres de feu devant sa pensée.

On comprend aisément l'étrange perplexité où se trouva pendant quelques moments le jeune contre-maitre.

Pendant ce temps, le nègre n'avait cessé de tenir les yeux fixement attachés sur Goliath. Une main appuyée sur le dossier de la chaise où le mulâtre était assis, il restait immobile comme une statue, et l'on voyait à l'expression de sa figure que non-seulement il devinait tout ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme, mais aussi qu'il était certain d'avance de l'issue de la lutte intérieure à laquelle son compagnon était en proie. Aussitôt que Goliath remua les lèvres, le noir se dressa comme un colosse et dit :

— Eh bien, le masra qu'a-t-il résolu ? veut-il rester le chien d'un maître ou devenir le chef des hommes de sa race ?

— Non, je ne resterai pas le chien d'un maître, répliqua le mulâtre d'une voix sourde.

— En ce cas, le masra m'accompagnera la nuit prochaine sur la savane des Caïmans, répondit Phébus, afin qu'il rende témoignage de sa résolution aux oreilles des frères.

— Et quand reviendrons-nous ?

— Avant le lever du soleil ; car l'aller et le retour ne demandent que trois heures de chemin.

— Personne ne saura que nous allons à cette entrevue ?

— Personne ; Phébus a fermé la bouche de tous les frères, car tous les esclaves le sont, et personne qui ne fasse partie du *purrah*.

Sans plus ajouter une syllabe, Goliath tendit la main au nègre en signe d'assentiment.

— Ainsi à demain, au moment où le croissant de la lune paraîtra au ciel, dit Phébus avec un sourire significatif.

Après quoi il quitta doucement la petite chambre

du contre-maitre, traversa le préau en quatre ou cinq enjambées et regagna sa case dans le plus grand silence.

Demeuré seul, Goliath crut avoir été l'objet d'un rêve. Pendant toute la nuit, dans son sommeil, il lui sembla entendre la voix du nègre qui lui disait : — A demain.

Madame JENNY D'AVELINE.

(La suite prochainement.)

PHÆBUS.

(Voyez le numéro précédent.)

Mais tout en allant, Louis a fait quelque chemin. Le voici arrivé par le bois de la Madeleine jusqu'à la ligne du chemin de fer de Lyon, à la station de Fontainebleau. Un court viaduc qui porte la route de Provins domine à cet endroit la voie ferrée, à quelques pas du débarcadère, et les débarquants viennent passer sur ce viaduc pour entrer dans l'avenue qui conduit à Fontainebleau. Or, un train venant de Paris allait s'arrêter à la station, le sifflet du conducteur venait de le dire aux échos. Machinalement, ou à peu près, Louis s'arrêta sur le viaduc, et, s'accoudant au parapet, il regarda un instant la banale opération d'un stationnement de chemin de fer. Cette opération n'était point terminée que Louis en avait déjà les yeux fatigués ; il replaçait son fusil sur son épaule et il allait repartir, quand tout à coup, et tout d'un coup, son regard fut saisi par la vue d'une certaine personne qui interrogeait vivement les employés de la gare. Cette personne, rien de plus, rien de moins : c'était Marie, et Louis ne pouvait s'y tromper une seconde. Sur une réponse faite à ses interrogations elle allait monter dans un omnibus. — Marie, voulut crier l'amoureux, mais le nom mourut dans sa bouche, entendu seulement de Phœbus. En fallait-il davantage ? Le chien regarde, hume et flaire à gauche et à droite ; puis chasseur à deux chasses, au nom d'Eros comme au nom de saint Hubert, il bondit du côté de Marie et l'empoigne par la jupe au moment où elle levait son second pied pour prendre place entre une blanchisseuse et un vigneron. Marie se retourne, elle reconnaît Phœbus, elle redescend, et des yeux appelle Louis ; c'est lui qu'elle venait chercher ; ses yeux n'errent pas beaucoup ; Louis a eu le temps d'arriver jusqu'à elle ; volontiers il la serrerait sur son cœur éperdu et l'embrasserait aux yeux du convoi qui repart, mais il parvient à se contenir ; il passe donc le bras de Marie sous le sien, et il l'emmène agitée, souriante, heureuse et ses cheveux s'échappant, vers l'avenue de Fontainebleau. Les belles gambades que fait devant eux Phœbus, qu'ils ne regardent seulement pas ! Les joyeux petits cris qu'il envoie dans l'air ! Dans la langue canine, ces cris-là doivent être des chansons. Et comme sa belle queue toute blanche, semblable à un panache renversé, frémit avec bonheur, en balayant à grands coups la poussière du chemin !

Il y a entre l'avenue et le viaduc une manière d'auberge, moitié café et moitié restaurant. Cela porte, je crois, pour enseigne : *A la Citerne d'Alby*. Jamais Louis n'eût pensé à entrer en un tel lieu, mais

Marie lui avouant qu'elle va mourir de faim en route sous ses yeux, s'il tient à la conduire à Valvins ou à Fontainebleau, c'est là qu'on entre et qu'on déjeune. Marie mange plus d'une livre et demie de pain bis avec beaucoup d'autres choses, et quand c'est fini, elle s'écrie : « Maintenant allons nous promener ! » Si bien que les amoureux réunis entrent dans la forêt par la *Porte aux Vaches* comme dans un paradis retrouvé.

— Ah ! dit Louis en pénétrant sous les ramures touffues tandis que Marie se laissant conduire appuie sur son épaule sa tête enamourée, ah ! que la vie a de beaux jours ! et que c'est bon d'aimer !

Phœbus les suit paisible et ravi ; tout à l'heure dans un transport d'ivresse, Louis a empoigné sa belle grosse tête rousse et l'a baisée entre les deux yeux. Comme Louis et comme Marie, Phœbus aussi sans doute pense en ce moment-là que la vie a de beaux jours et que c'est bon d'aimer !

V.

L'un, perché sur une haute branche dans un hêtre géant ; l'autre, caché dans un épais taillis où s'entremêlent les jeunes chênes, les houx et les genévriers, deux rossignols du bois luttent de voix, de mélodie et d'harmonie, ensemble et tour à tour. Le premier brille surtout par les trilles et les vocalises, mais le second s'empare habilement d'un point d'orgue et fait alterner les gammes chromatiques avec les grupetti ; entre deux notes ténuës, l'un glisse les trois notes d'un accord et tire un feu roulant de triolets dans tous les tons, l'autre saisit l'espace d'un soupir et riposte par un feu d'artifice d'arpèges dans tous les temps. Parmi la futaie environnante, tout l'orchestre ailé écoute les deux ténors. Comme intermède, et lorsqu'ils reprennent haleine, une fauvette hasarde sa cavatine, un chardonneret la transforme en duo ; un bouvreuil survient, un rouge-gorge intervient, un pinson les imite ; puis le roitelet s'en mêle, et dans le concert la caille ne craint pas de jeter sa phrase unique à laquelle répondent la note railleuse du merle, et, d'un peu plus loin, le cri guttural de la perdrix. En même temps prennent la parole la mésange et le verdier, le sansonnet et le loriot ; on distingue même dans l'ensemble le roucoulement plaintif du ramier et l'apostrophe mélancolique du coucou... Mais ces derniers ont des préoccupations amoureuses qui les rendent inaptés à la musique et indifférents aux concours des oiseaux chanteurs.

Ceux-ci font silence : les rossignols ont recommencé. Ah ! les beaux sons filés de celui qui chante dans le hêtre ! Ah ! les gracieuses fioritures de celui qui fait frissonner le taillis ! Comme leurs voix retentissantes se poursuivent, se rejoignent, se séparent, se rapprochent sautant d'octave en octave ainsi qu'eux de branche en branche ! Les variations succèdent aux andantes, qui cèdent aux adagios ; c'est une grêle d'allegros, c'est une cataracte de cabalettes, c'est un déluge de codas qui ne finissent plus ! On croit écouter dix oiseaux, et puis l'on jurerait n'en plus entendre qu'un, maintenant que tous deux réunissent dans un chant à l'unisson les cadences perlées, brodées par eux sur leurs fugues éblouissantes.

Est-ce pour écouter que le scarabée, verte étincelle, émeraude animée, s'arrête sous les parasols blonds

des plantes desséchées ? que la fourmi suspend son prodigieux travail, s'allongeant par précaution sur la poutre microscopique qu'elle traînait bravement du côté de son habitable souterrain ? que le lézard interrompt sa course vive à la chasse d'un rayon de soleil ? que l'écureuil qui dansait dans un chêne se tapit contre le tronc et demeure immobile ?... — On entend bien çà et là des bourdonnements dans l'air, des frissons sous les feuilles, des tressaillements d'ailes, des pattes effarouchées : un épervier qui arrive, plane et passe ; un lièvre qui écarte de jeunes pousses, une guêpe en voyage, un papillon qui, se détachant brusquement d'une fleur, la fait trembler longtemps palpitante sur sa tige ; on entend bien toujours le murmure incessant de la végétation en travail, mais quand enfin les oiseaux se taisent pour le repos ou pour l'amour, quel savoureux silence ! quel odorant mystère, quel calme harmonieux !

Pourtant on peut distinguer encore un vague et langoureux frémissement : cela ne vient ni des hôtes du bois, ni du vent qui respire, ni de la terre qui enfante !... C'est un bruit non moins tendre, non moins divin ! C'est la musique du baiser de deux bouches humaines ! un couplet de la chanson de l'éternel amour !

La scène est digne de l'orchestre et du spectacle, de l'œuvre visible et de l'auteur inconnu : c'est une étroite clairière, circulairement close d'un transparent rideau de charmes et de chênes. Au delà, un amphithéâtre de feuillage où tous les verts se fondent ou bien tranchent magnifiquement, où sur leurs nuances diverses, des houleaux solitaires dressent leurs colonnes d'argent. Ici, le soleil de septembre transperce les voûtes sombres avec des flèches d'or ; là, ses rayons brisés semblent répandus en poudre lumineuse sur la pointe des hautes herbes croissant entre les roches et sur les grandes fougères y balançant leurs éventails. Le sol est inégal. Revêtu d'herbe courte ou de mousse veloutée, parsemé de petites fleurs violettes, de clochettes bleues et de boutons d'or, il monte mollement jusqu'au flanc vert d'une roche, séparée sans doute en deux jadis par quelque coup de foudre. Entre les deux fragments, un chêne rejeton a pris naissance, les disjoignant avec une lenteur divine à mesure qu'il grandit. Le chêne penche avec préférence au-dessus du fragment inférieur, divan naturel aux creux rembourrés de mousses et de lichens, et de ses feuilles étroites encore lui fait un dais léger. A la base de la roche, dans tout interstice, et se mariant çà et là aux fougères et aux pierres moussues, jaillissent des touffes de bruyères aux teintes roses, orangées et lilas ; enfin, là où le gazon la laisse voir, la terre est mélangée d'un fin sable doré.

C'est une refuge, c'est un oasis, c'est un Éden. Au dehors le soleil brûle ; là, un souffle pur fait onduler les feuilles et rafraîchit les plantes. Une forêt est un temple et cet asile est un autel : l'ombre s'y marie au rayon, le parfum à la brise, le papillon à la fleur, le murmure au silence.

Chut ! paix et respect ! Phœbus veille et les amoureux sont là.

VI.

Phœbus aussi a fini par s'endormir ; la voix de Louis le réveille.

— Assez de repos ! a dit Louis ; il faut partir. Je veux conduire ma souveraine *Mal-peignée* à Fontainebleau, dans une hôtellerie digne d'elle ; or, nous avons un bout de chemin à faire que je veux faire à travers bois, et le soleil va bientôt tourner ! Partons !

On part. Le couple s'engage dans une allée ombreuse qu'il a découverte en sortant de l'oasis ; il y marche environ pendant cinq minutes au milieu des émanations résineuses des pins du voisinage et des effluves engourdissantes d'une des plus ardentes journées de cette année-là.

— Citadelle et Bacchanal ! dit tout à coup Marie, il fait sérieusement chaud !

— Il y a de l'orage en préparation, dit Louis ; pourvu que rien n'éclate avant que tu sois à l'abri, Marie, — mes amours !...

Ils débouchaient alors sur un terrain nu. Marie aurait bien voulu n'avoir point à le traverser, mais Louis ne voit pas de chemin ; d'ailleurs, au delà de l'espace aride le sentier se replonge sous des branchages touffus.

— Du courage ! dit l'amoureux, c'est cinq minutes de soleil à subir. Là-bas, d'ailleurs, je crois le reconnaître à certaines teintes du terrain et des arbres, il doit y avoir de l'eau. Auprès de cette eau, nous nous reposerons, mon aimée ; du courage !

— Ayons donc du courage
Par crainte de l'orage...

fredonne l'aimée, en avançant.

Et après deux minutes de marche :

— Il fait en vérité trop chaud pour de pauvres Parisiens comme nous ! Pourvu que nous ne rencontrions aucun chien qui me fasse peur ! c'est que par ce temps-là...

Édouard PLOUVIER.

(La fin au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Il faut vraiment que mes chers concitoyens de l'an de grâce 1857 soient bien irrésistiblement piqués de la tarentule littéraire, pour que le nombre des journaux et des écrits de toutes sortes se multiplie chaque jour d'une façon si prodigieuse ! Il n'est point de semaine qui ne voie naître à Paris un ou deux journaux, et la province est à peu près aussi féconde en proportion. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la plupart de ces nouvelles feuilles ne sont, à proprement parler, ni des revues, ni des recueils spéciaux ; ce sont des chroniques, des courriers, des nouvelles à la main, des échos, en un mot des collections de petits cancans de la ville, des théâtres, des prétendues coulisses du monde, plus ou moins exactement informées, écrites avec plus ou moins d'esprit, de style et de grammaire.

Un grand nombre de ces écrits sont l'œuvre individuelle d'un simple particulier, qui éprouve le besoin de causer avec ses contemporains en gardant toujours la parole pour lui-même, comme Alexandre Dumas père dans ses causeries avec ses lecteurs. Paris et la France renferment ainsi, à l'heure qu'il est, pas mal de Tallemant des Réaux et de marquises de Créqui en herbe, qui veulent à tout prix gagner leurs éperons de chroniqueurs en habillant à la mode du jour les vieilles anecdotes de tous les temps et de tous les pays, qu'on trouve dans les *Anas* du passé.

Cette maladie pourrait être appelée la *chroniquomanie*, maladie bien réelle, allez ; car les gens même les plus

éloignés de toute tentation de se faire imprimer ne peuvent se soustraire à l'épidémie régnante, et donnent à leurs lettres les plus insignifiantes des allures de chronique et de nouvelles à la main ; au besoin ils copient, pour l'usage de leurs correspondants, les anecdotes qui traînent dans les journaux de toutes sortes.

Il paraît, du reste, que pour les chroniqueurs qui n'en font pas métier, ce genre de travail constitue un véritable plaisir ; car il en est plusieurs qui fondent des recueils tout exprès pour les besoins de leur plume, et les font imprimer à leurs frais avec la conviction qu'ils ne rentreront jamais dans leurs déboursés ; c'est de leur part une simple fantaisie d'hommes riches.

Tel doit être, par exemple, le fondateur et rédacteur du *Gaulois*, qui s'annonce ainsi dans une préface en vers :

Je vous comprends, public ; vous voulez que je fasse
Ce qu'en terme du monde on nomme une préface ;
Or donc, voici la chose ; en deux mots seulement
Je prétends vous la dire : — Eh ! mon Dieu ! oui, vraiment,
Je me fais un journal, et, dussiez-vous en rire,
Quand on a de l'argent, c'est amusant d'écrire.

Vous le voyez, la rime et le rimeur sont également à leur aise.

Bien du plaisir, monsieur le Gaulois !

En voici un autre, M. Eugène Pergeaux, qui adresse de Passy des lettres d'un provincial à Paris, et ne demande, pour prix de l'abonnement, que la *bienveillance du lecteur*. Il débute ainsi :

« Mes lecteurs,

» Dieu m'a affligé d'une terrible infirmité, celle d'écrire.

» Des gens tourmentés de la même lèpre vous font payer cher le droit indigeste de vous repaître de leurs œuvres. Oh ! les tyrans, qui demandent de l'argent au genre humain qu'ils empoisonnent ! Si je leur ressemble, lecteur, mieux je vaudrais, moi qui vous envoie *franco* mes écrits et ne vous force point à les lire. »

C'est un satirique qui manie assez bien l'ironie que ce chroniqueur gratuit ; il a eu l'esprit de faire sa première lettre fort courte, et d'y placer cette aimable définition de Paris :

« Il existe sur terre une ville comme je n'en avais encore jamais vu :

- » Où l'on remarqua maint courtaud
- » Qui tournait le visage en haut,
- » Croyant, qu'après cette sortie,
- » L'alouette toute rôtie
- » Lui tomberait dedans le bec.... »

Une ville où l'on se console en chansons et calembours, quand on est affligé de cuisants chagrins ; où l'on se passerait de diner pour avoir le moyen de faire un bon mot ; dont les habitants sont des enfants barbus qu'on amuse avec des hochets et des grelots ; qu'on mène par la main aux théâtres de Guignol et de Polichinelle ; qui pleurent pour peu, qui rient pour beaucoup moins, mais dont, en général, le caractère est très bien fait.

» Cette ville est, dit-on, habitée par le peuple le plus civilisé de la terre. »

Après avoir vivement caractérisé la manie des eaux, celle des courses, celle des bals et des toilettes décollées, il reprend :

« Mais pourquoi médire du peuple le plus civilisé de la terre ? — Il est si bon !... Ses goûts sont si simples !... surtout en littérature. Voyez, les œuvres du vicomte Pons du Terrail le touchent infiniment ; les poésies soporifiques de M. Belmontet lui paraissent pleines de charmes ; la plus humble opérette, le plus petit vaudeville, pourvu qu'on y trouve des caprices mignons, la moindre pamoison, des sourires doux et des rubans, le transportent. Quoi

demander de plus à un si bon peuple, qui se contente de hochets si faciles à se procurer ! Ne craignons plus les disettes ; peut-être ces braves gens finiront-ils par se passer de pain : ils se passent de tant de choses déjà, sans paraître privés !

» Allez orchestres, carillonnez, chaudronnez pianos, volez en rond crinolines, traînez jusqu'à terre nobles paletots, puisque vous faites les délices du peuple le plus civilisé de la terre ! »

Quoi qu'il en soit, les chroniqueurs tant nouveaux qu'anciens, tout en saluant novembre et l'hiver qui vient, ne signalent pas encore l'inauguration de la saison des bals. Les soirées continuent à se passer en famille ou dans des cercles d'intimes ; quant aux journées, elles n'ont pas cessé d'être favorables à la promenade au bois, qui offre en ce moment les plus belles variétés de feuillages rougeâtres, jaunes et mordorés, tranchant sur le vert des sapins et des autres arbres à feuilles permanentes. Le Pré Catelan lui-même est dans le plus magnifique état de floraison. Ses collections de dahlias, de chrysanthèmes, ses marguerites blanches, ses œillets d'Inde, ses roses de Bengale, ses héliotropes, ses pétunias, ses fuchsias, ses pensées, ses véroniques, forment des massifs et des bordures d'un éclat ravissant qui se détachent sur le fond vert de la grande pelouse ; cependant on commence déjà à rentrer dans les serres les plantes les plus sensibles au froid, et l'on va s'occuper des travaux préparatoires de la saison prochaine, notamment de quelques modifications à apporter dans le dessin des massifs.

Nous touchons à l'époque en effet où doivent se faire les opérations les plus importantes du jardinage, au moment où l'on doit faire ou refaire les jardins, dessiner les allées nouvelles, composer les bordures et les massifs, préparer en un mot les jouissances florales qu'on veut se ménager pour le printemps prochain. A ce sujet, qu'il me soit permis de recommander aux propriétaires qui savent combien l'art de l'horticulture demande d'expérience et de goût, un véritable artiste en ce genre, M. Houdant aîné, horticulteur à Lagny (Seine-et-Marne). Nul n'est plus habile que lui pour tirer parti d'un terrain, en étendre en quelque sorte les proportions, en ménageant des perspectives, pour varier en les mariant harmonieusement les nuances, les espèces et même les senteurs des plantes, de façon à satisfaire à la fois les yeux et l'odorat ; nul ne sait mieux mettre au courant les clients et leurs jardiniers des soins, des précautions à prendre pour chaque objet, des approvisionnements à faire pour avoir en toute saison les parterres les plus fleuris et les plus gais. Combien de fois déjà n'a-t-il pas fait ses preuves dans tous les genres de jardinage, depuis les grands parcs jusqu'aux plus petits parterres qu'il a exécutés tant à Paris qu'au Raincy, à Auteuil, à Neuilly et dans tous ces jolis villages où les bourgeois de la grande ville vont établir à qui mieux mieux leur résidence d'été ! Aussi M. Houdant est-il fort connu à vingt lieues à la ronde, depuis la rue Saint-Denis de Lagny où il demeure, jusqu'au Marais et à l'île Saint-Louis, où il a encore de nombreux arbustes qui ne lui sont pas étrangers.

Mais rentrons en ville, et hâtons-nous de courir au Théâtre-Lyrique où madame Miolan-Carvalho vient de faire de nouvelles merveilles vocales dans la création du rôle de Margot, la villageoise. *Margot*, c'est le titre de l'opéra nouveau de MM. Saint-Georges, de Leuven et Clapisson.

C'est une pauvre et naïve fille que cette Margot, élevée dans un village par le fermier Landriche. Filleule du marquis de Brétigny, elle est bien heureuse de se faire connaître à son parrain, mais elle refuse d'aller habiter le

château, parce qu'il faudrait quitter son ami Jacquot, l'orphelin qu'elle a fait recueillir à la ferme. Mais voilà que Jacquot vient de laisser tomber dans la rivière trente écus que maître Landriche lui avait donnés à porter ; il craint d'être chassé ; qu'il soit tranquille, Margot va tout prendre sur elle, et en effet, elle s'accuse de la perte de la somme, et c'est elle que Landriche met à la porte. Margot n'a d'autre ressource que de profiter de l'offre de son parrain et de s'en aller au château.

Au château, la petite paysanne se transforme en jardinière pompadour : elle n'en reste pas moins fort sage pour cela ; elle a un talisman de sagesse ; M. de Brétigny lui a donné comme cadeau baptismal la croix de la marquise, sa mère ; Margot serait donc fort heureuse si elle voyait plus souvent son ami Jacquot. Cependant celui-ci vient d'arriver en compagnie de Landriche le fermier, qui a des comptes à régler avec son seigneur. A force d'avancer de l'argent au marquis, Landriche a fini par devenir créancier d'une telle somme, qu'il peut déposséder son maître, et c'est ce qu'il vient faire à l'instigation d'une certaine présidente, qui prétend épouser le marquis, lorsque celui-ci n'aura plus d'autre ressource que ce mariage pour rétablir sa fortune. Il va sans dire que cette présidente est jalouse de la faveur de Margot ; or, celle-ci, qui vient de recevoir de son parrain une centaine de pistoles pour sa dot, ne trouve rien de plus naturel, quand elle apprend la ruine de son bienfaiteur, que d'aller les remettre dans son appartement ; elle s'y arrête pour écrire un billet qu'elle place dans la bourse. Mais à peine est-elle entrée, que les amis et commensaux du marquis et de la présidente arrivent dans le salon voisin, et quand la pauvre fille sort de la chambre du marquis, on la traite en femme perdue. Effrayée des railleries et des insultes de tous ces méchants, aussi bien que des allures de son parrain qui vient l'embrasser en chancelant comme un homme ivre, elle se sauve pour aller au village retrouver son Jacquot.

Malgré tout ce qu'on lui dit, le pauvre Jacquot croit bien à sa Margot, et plus que jamais il tient à l'épouser ; mais elle, en apprenant qu'un tel mariage le ferait montrer au doigt, aime mieux y renoncer. Heureusement le marquis a refait sa fortune au jeu avec les cent pistoles de Margot, et passant en carrosse auprès de la rivière, il a aperçu sa filleule qui s'appretait à se noyer ; il a pu la retenir à temps et la rapporter évanouie au pauvre Jacquot ; la lecture de la lettre contenue dans la bourse suffit pour la justifier aux yeux de tout le village.

Sur ce livret qui n'est pas neuf et n'offre guère de situations intéressantes, M. Clapisson a écrit une partition composée d'une foule de romances, de couplets, de chansonnettes, de nocturnes, un véritable album, augmenté de quelques chœurs et d'un grand air à l'italienne. Une certaine grâce banale, une vivacité assez triviale dans le rythme, donnent à tout cela une sorte d'apparente fraîcheur. Madame Miolan-Carvalho se charge de faire de tout ce qu'elle a à chanter autant de merveilles. Toute cette eau claire des mélodies qu'on lui donne se transforme en perles fines en passant par son gosier enchanté : quelle pureté ! quel éclat ! quel style ! Pourquoi se donne-t-elle la peine de faire des tours de force, d'agilité et des cadences impossibles à toute autre ? la plus simple mélodie, chantée par elle, produit autant d'effet ; mais il ne lui suffit pas de charmer, elle tient encore à surprendre les auditeurs. Son succès a été très grand ; ses partenaires, mademoiselle Girard, MM. Meillet, Monjauze et Fromant la secondent en artistes de talent.

Julien LEMER.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.